
Saint Jérôme, sentinelle d'une Église assiégée dans la *Vida de San Jerónimo* (1595) de fray José de Sigüenza

Saint Jerome, the Sentinel of the Besieged Church in the Vida de San Jerónimo (1595) by Fray José de Sigüenza

San Jerónimo, centinela de una Iglesia asediada en la Vida de San Jerónimo (1595) de fray José de Sigüenza

Pauline Renoux-Caron



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/framespa/3557>

DOI : 10.4000/framespa.3557

ISSN : 1760-4761

Éditeur

UMR 5136 – FRAMESPA

Ce document vous est offert par Bibliothèque Sainte-Barbe et Paris 3



Référence électronique

Pauline Renoux-Caron, « Saint Jérôme, sentinelle d'une Église assiégée dans la *Vida de San Jerónimo* (1595) de fray José de Sigüenza », *Les Cahiers de Framespa* [En ligne], 20 | 2015, mis en ligne le 30 décembre 2015, consulté le 20 février 2018. URL : <http://journals.openedition.org/framespa/3557> ; DOI : 10.4000/framespa.3557

Ce document a été généré automatiquement le 20 février 2018.



Les Cahiers de Framespa sont mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Saint Jérôme, sentinelle d'une Église assiégée dans la Vida de San Jerónimo (1595) de fray José de Sigüenza

*Saint Jerome, the Sentinel of the Besieged Church in the Vida de San Jerónimo
(1595) by Fray José de Sigüenza*

*San Jerónimo, centinela de una Iglesia asediada en la Vida de San Jerónimo
(1595) de fray José de Sigüenza*

Pauline Renoux-Caron

- 1 « Je pourrais mordre, si je voulais. S'il m'agace, ce sera bien mon tour de le mordre et de lui planter ma canine dans la peau »¹. Ces mots sont de saint Jérôme, docteur de l'Église mort en 419 à Bethléem, dont on connaît bien les travaux de traducteur et d'exégète qui lui ont valu d'exprimer tous ses talents d'érudit et de philologue polyglotte. C'est bien sûr l'hébraïsant chrétien que l'on célèbre en Jérôme, lui qui incarne mieux que personne la rencontre de l'Occident et de l'Orient, mais il convient aussi de ne pas oublier le polémiste, car, comme le rappelle très justement l'un de ses fins connaisseurs « tout est controversé dans l'œuvre de Jérôme »². Alors que l'Empire romain donne ses premiers signes de faiblesse, la chrétienté est attaquée sur différents fronts par de nombreuses hérésies : Arius, Pélage, Origène mais aussi Helvide, Vigilance ou Jovinien. Rompu à l'exercice de la polémique, Jérôme use d'une véritable rhétorique de combat qu'il désigne lui-même comme une « écriture gymnastique » destinée à impressionner l'adversaire par une riche gamme de procédés stylistiques³.
- 2 Comme la plupart des Pères de l'Église, saint Jérôme se trouve au cœur du processus de redéfinition de l'identité catholique initié lors du concile de Trente. Son œuvre majeure, la *Vulgate*, est proclamée version « authentique » de l'Église en 1546, au terme de la quatrième session du concile de Trente, ce qui contribue à réaffirmer son autorité de

traducteur et à mettre un terme provisoire aux questionnements ouverts par la science scripturaire. Dans la lignée des décrets conciliaires, le récit de sa vie est également l'objet de travaux de réécriture visant à effacer le souvenir laissé par la *Vita Hieronymi* publiée en 1516 par Érasme⁴, mais aussi à servir d'illustration du catéchisme romain. Dans ce contexte, l'Ordre de Saint Jérôme apparaît, en Espagne, comme l'instrument privilégié de la réécriture de la vie du *Doctor maximus*⁵. À travers un ensemble de textes couvrant la deuxième moitié du XVI^e siècle, les Hiéronymites offrent une réponse magistrale à la *Vita Hieronymi* d'Érasme qui dépasse de loin la seule volonté d'auto-promotion. Parmi ces textes, on trouve l'importante somme culturelle que représente la *Vida de San Jerónimo* publiée en 1595 et que son auteur, le hiéronymite José de Sigüenza, décida d'introduire dans les deux volumes de la chronique de son Ordre, la fameuse *Historia de la Orden de San Jerónimo* tant célébrée par la postérité pour ses qualités d'écriture et d'exposition⁶. L'ouvrage de Sigüenza se présente en quelque sorte comme une longue protestation d'orthodoxie où Jérôme apparaît en tout point comme un rempart contre les hérésies, celles d'hier et celles dont l'auteur est contemporain. La reconstruction du récit de la vie du Docteur de l'Église repose en effet sur un principe simple d'identification de l'époque de Sigüenza à celle de Jérôme. Par un effet de symétrie constamment rappelé, la *Vida de San Jerónimo* vient chercher auprès du Docteur de l'Église un certain nombre de réponses, au moment même où il est question de redéfinir les frontières du catholicisme, d'un point de vue à la fois politique, social, territorial et dogmatique, face aux Juifs, à l'Islam et à l'hérésie luthérienne qui, telle une hydre à plusieurs têtes, semble rassembler en un seul corps de doctrine toutes les hérésies combattues aux IV^e et V^e siècles par Jérôme. Ce parallèle qui a cours sur les quelques 795 pages que compte l'ouvrage, sera illustré ici à travers deux symboles particulièrement opérants pour la question de la lutte contre l'hérésie, à savoir le lion et la pourpre cardinalice. Mais c'est aussi, comme cela sera montré en un deuxième temps, vis-à-vis de l'auteur lui-même que Jérôme remplit pleinement ce rôle défensif, alors que fray José vient tout juste d'être acquitté de son procès inquisitorial et qu'il tient malgré tout à faire connaître la science biblique apprise auprès de son maître admiré Arias Montano.

- 3 Qui sont les hérétiques « modernes », ces nouveaux « Vigilance »⁷ contre lesquels, par un subtil effet de translation, est requise toute la rhétorique de combat de saint Jérôme ? Sans grande surprise, ce sont justement les « modernes » – los « *modernos* » – encore appelés les « *innovadores* » ou, sans les nommer, « *algunos hombres poco píos* », protestants de tous rangs dont les noms apparaissent généralement dans les notes marginales de l'ouvrage : Luther et Calvin, bien sûr, mais aussi Magdebourg, Écolampade, Flacius Illyricus ou Melancthon. À ces ennemis commis d'avance s'ajoute surtout Érasme, accusé, selon une phrase restée célèbre, d'avoir « pondu les œufs » que Luther aurait ensuite « couvés »⁸, et dont la *Vita Hieronymi* a très vite été perçue comme une provocation. La figure du Docteur de l'Église y incarne, en effet, trait pour trait, les grands principes de la *Philosophia Christi*, renvoyant à une époque bénie où les moines avaient pour seule règle celle des Évangiles et où la théologie scolastique n'avait pas envahi les universités. L'humaniste bâlois ironise sur la virginité de Jérôme et bat en brèche la plupart des éléments légendaires dont l'iconographie s'était emparée depuis des siècles.
- 4 On tient là, assurément, la principale raison, mais non la seule, pour laquelle Sigüenza réhabilite dans son ouvrage deux aspects légendaires, le cardinalat de saint Jérôme mais aussi l'épisode du lion blessé à la patte, là où la plupart des hagiographes contemporains, les italiens Baronius et Mariano Vittori, ainsi que l'espagnol Pedro de Ribadeneyra, se

sont empressés de les dénoncer comme apocryphes. Le maintien de ces deux aspects légendaires, contre toute évidence historique, est suffisamment significatif, chez un auteur par ailleurs épris de rigueur, pour mériter ici une analyse plus détaillée.

- 5 L'iconographie a vulgarisé cet épisode apocryphe de la vie de Jérôme, en réalité dû à une notice biographique anonyme de la seconde moitié du VI^e siècle, où il est raconté comment, après avoir retiré une épine de la patte d'un lion, le Docteur de l'Église s'était attaché l'amitié indéfectible du félin qui, par reconnaissance, aurait ultérieurement défendu son monastère contre l'incursion d'un groupe de voleurs⁹. José de Sigüenza consacre plusieurs pages du Livre V de la *Vida de San Jerónimo* à la question de l'authenticité de l'épisode¹⁰. Selon le hiéronymite, il serait véridique, mais aurait souffert de la manière un brin « puérole » dont il aurait été narré par l'auteur anonyme – « *el modo con que este autor le relata, y ver cómo pretende realzarle y vestirle, es cosa pueril* » –, causant ainsi un tort certain à cette histoire que les ennemis de la foi – *los « apóstatas de la fe »* – ont tôt fait de ranger parmi les apocryphes¹¹. Preuves scripturaires à l'appui, le hiéronymite se lance ensuite dans une longue démonstration visant à prouver qu'il y avait bien des lions en Terre Sainte à l'époque de Jérôme¹². Et il rappelle enfin aux plus incrédules que la tradition iconographique ne saurait mentir, elle qui a enraciné dans la mémoire des fidèles depuis « plus de cinq cents ans » l'image de saint Jérôme et de son lion :

No son las razones allegadas bastantes a que la duda sea de mucha fuerza, ni puede derribar una cosa tan recibida, y asentada en todo el mundo, adquiera a lo menos que de más de quinientos años a esta parte se ha pintado san Jerónimo, a quien parece que le está tan al natural la insignia del león, que no se hallarían los ojos de los fieles verle sin ella, ni le conocerían por san Jerónimo. Ha llegado esto a estar tan recibido que se ha hecho propia divisa y símbolo del Santo¹³.

- 6 L'apport de la légende a incontestablement favorisé l'entrée de Jérôme dans la mémoire collective, et la tradition iconographique, portée par l'écrit, joue bien évidemment un rôle essentiel dans ce processus d'identification des saints. Comment reconnaître saint Jérôme, en effet, sans le lion gentiment couché à ses pieds ou sans la pourpre cardinalice qui marque d'une tache rouge toutes les enluminures, les fresques et les prédelles du Moyen Âge¹⁴ ? Nombreuses sont d'ailleurs les représentations qui concentrent ces deux attributs, comme le montre le tableau du peintre espagnol Juan Fernández de Navarrete dit « el Mudo », que nous avons choisi de retenir ici parmi les multiples sources iconographiques existantes, en raison de l'admiration qu'il suscitait chez José de Sigüenza¹⁵ : *San Jerónimo penitente*¹⁶ (ouvrir le lien en note).
- 7 À l'instar de l'emblème du lion, la pourpre cardinalice, rejetée comme apocryphe par la plupart des hagiographes de la Contre-Réforme¹⁷, est réhabilitée par fray José de Sigüenza, dans le but de satisfaire un besoin de reconnaissance visuel du saint mais aussi à des fins apologétiques. Soucieux de vérité historique, Sigüenza veut bien reconnaître que la dignité de cardinal est une réalité anachronique, mais selon lui rien ne justifie qu'on la refuse à un saint dont la fonction auprès du pape Damase fut, en définitive, proche de celle d'un cardinal. Tout ne serait, somme toute, qu'une question d'apparence extérieure. Car s'il est vrai que les cardinaux ou apparentés tels de l'époque de Jérôme ne portaient nul signe distinctif par souci de simplicité évangélique, il convient de respecter pour le « *vulgo* », le vulgaire, les conventions qu'il connaît. Ainsi, bien que Jérôme n'ait jamais revêtu la pourpre cardinalice, celle-ci, qui n'est apparue qu'au XIII^e siècle, avec le chapeau de cardinal, doit néanmoins lui être attribuée, car affirmer que saint Jérôme a été cardinal, c'est, comme le rappelle le hiéronymite, donner à cette

dignité toute la gloire et l'autorité qu'elle mérite, de surcroît à une époque où l'on a perdu le respect dû à la hiérarchie ecclésiastique : « [...] *Queda la dignidad y oficio de Cardenal con no pequeña gloria, y con un noble respeto autorizada por haber sido San Jerónimo Cardenal* »¹⁸.

- 8 En revalorisant la dignité de cardinal, saint Jérôme déjoue les arguments de ceux qui espèrent abolir la hiérarchie ecclésiastique en arguant de la mauvaise vie de ses dignitaires¹⁹. Mais il apporte également un démenti aux réformés qui renforçaient leur critique des institutions en déniaient toute ancienneté à la dignité cardinalice :

*[...] Haciendo a san Jerónimo Cardenal, les parece dan mucha antigüedad y autoridad a esta dignidad; y como tienen capital odio con la Iglesia Romana, y con toda la Jerarquía que depende della, paréceles buen medio deshacer la autoridad de los cardenales y llamarla invención nueva, que con mucho no llega a los tiempos de san Jerónimo. Creo que se ha visto por lo dicho bien clara su ignorancia, o según yo pienso su malicia*²⁰.

- 9 En permettant de réaffirmer l'ancienneté du cardinalat, Jérôme se pose donc aussi en défenseur de la hiérarchie ecclésiastique, ce qui légitime du même coup les représentations picturales volontiers accusées d'anachronisme.

- 10 Ce type de raisonnement, qui opère une sorte de distorsion de la vérité historique, allant ainsi à l'encontre de toute méthode historico-critique, semble être une exception espagnole. On retrouve des réflexions similaires chez le dominicain Alonso Chacón²¹ qui consacre la totalité d'un ouvrage à démontrer l'ancienneté du cardinalat de Jérôme, là où Sigüenza s'y emploie lui-même sur un long chapitre. Pourtant connu pour ses recherches scientifiques sur les catacombes, Alonso Chacón cède ainsi au même penchant légendaire que fray José. Parmi toutes les raisons invocables, on note, bien sûr, l'argument déjà cité selon lequel cet élément apocryphe, comme l'emblème du lion, permet de légitimer les représentations picturales. Pour cette même raison, l'auteur de *El Arte de la Pintura*, Francisco Pacheco, s'inscrit lui aussi tout naturellement dans cette ligne de pensée en s'appuyant sur José de Sigüenza qu'il cite à propos de la normalisation de l'iconographie hiéronymienne²².

- 11 Toutefois chez José de Sigüenza s'ajoutent très probablement d'autres raisons, liées aux multiples finalités de sa *Vida de San Jerónimo*. Il y a, tout d'abord, la volonté de se démarquer de la *Vita Hieronymi* d'Érasme qui reste, ne l'oublions pas, l'« impie » par excellence à qui il veut offrir une réponse magistrale : Sigüenza s'y emploie non seulement sur le fond, mais aussi dans la forme, en se refusant d'écrire une hagiographie dénuée de ses aspects traditionnels et légendaires et en maintenant en bonne place les miracles attribués au saint. Mais il est une autre raison pour laquelle le hiéronymite se plaît à garder ces deux emblèmes, en particulier celui du lion dont la dimension métaphorique offre toute sa richesse à la fièvre apologétique de l'œuvre.

- 12 Consacré par les siècles, l'emblème du lion est en effet porteur d'une symbolique particulièrement efficace et adaptée au saint qui constitue en soi, selon Sigüenza, une preuve d'authenticité²³. Considéré dans la symbolique judéo-chrétienne comme un animal féroce et généreux, le lion incarne la puissance, comme l'indique sa racine hébraïque, laquelle sert également à désigner le cœur, selon l'étymologie donnée par fray José :

*La Sabiduría dice que el león es el más fuerte de todas las bestias, y no teme afrontarse con ninguna, ni le vuelve las espaldas; cosa que se mostró siempre en este Santo muy al natural, pues tantos y tan varios encuentros no fueron bastantes para hacerle torcer el paso de sus intentos altos. La lengua hebrea (madre, como hemos dicho de todas las demás) pone un mismo nombre al león y al corazón, para mostrarnos que así como el león entre todos los animales es el más denodado y fuerte, así en la parte animal del hombre, el corazón es el asiento de la fortaleza y el principio de la vida*²⁴.

- 13 L'attribut du lion trouve donc parfaitement sa raison d'être dans la fonction occupée par saint Jérôme dans l'Église. N'est-il pas ce lion sur lequel tous peuvent prendre appui, ce cœur, cette source pure d'où coule la doctrine la plus sainte, celle qu'il a défendue toute sa vie avec une force sans pareille ?

Y entre los Doctores Santos de la Iglesia, Jerónimo aparece el león, y el corazón, adonde todos apoyan y se afirman, principio y manantial de la doctrina santa, por haberse empleado todo en darnos limpia la fuerza y verdad de la doctrina de la Santa Escritura, que se llama con tanta razón el libro de la Vida²⁵.

- 14 Cette doctrine tirée des Écritures, le Docteur de l'Église a su l'interpréter avec justesse, mais aussi la défendre avec force, qualité dont le lion rend parfaitement compte :

Tiene san Jerónimo en todas sus cosas una fuerza y un vigor tan nativo, acompañado de un ánimo tan largo y tan generoso, que con ninguna cosa se pudo significar todo esto mejor que con el león. Tras esto es tan terrible y tan denodado contra los Paganos, Herejes, Judíos, falsos Cristianos, y finalmente contra todos los enemigos de Cristo, que no se espantaron más los que se llevaron el asnillo con los bramidos del león natural, que se espantan todos estos con los escritos del místico²⁶.

- 15 Le lion qui sut si bien disperser les voleurs d'âne qui s'étaient approchés du monastère de saint Jérôme n'est pas moins effrayant que le saint lui-même lorsqu'il écrit contre les hérétiques de son temps. Par contiguïté métonymique, Jérôme est ce lion généreux qui dit toute la force avec laquelle le saint a combattu les ennemis de l'Église. Ces derniers sont autant les Jovinien, Helvide, Arius ou Pélage combattus par le *Doctor maximus* que les réformés du XVI^e siècle ou les judéo-convers contemporains de l'auteur. Si fray José de Sigüenza consacre de nombreuses pages à décrire les hérésies du temps de Jérôme et les « remèdes » apportés par ce dernier, le désignant ainsi comme « le commun secours de l'Église, la joie des pénitents et le grand échanson du Ciel »²⁷, c'est pour mieux rappeler comment, face aux ruses répétées du démon, la Providence s'est servie de Jérôme comme d'un bouclier contre l'ennemi. Dans le prologue de la *Vida de San Jerónimo*, le *Doctor maximus* est ainsi décrit comme un saint providentiel appelé à servir de remède aux maux dont souffre l'Église. En une vaste fresque qui résume toute l'histoire du Salut, à travers les principales figures messianiques de l'Ancien et du Nouveau Testament – Moïse, les Prophètes, Jean-Baptiste – l'auteur montre comment la Providence divine a toujours su offrir une réponse aux ruses du Malin en suscitant un Juste pour chaque époque. Ainsi, Moïse a répondu aux erreurs de Pharaon ou Jean-Baptiste à celles d'Hérode. Jérôme trouve donc naturellement sa place dans le plan divin, qui le fait intervenir au moment précis où l'Église est menacée par de nombreuses hérésies :

Entre todos estos [santos varones] el que como un lucero entre las estrellas, y como un sol entre los luceros salió resplandeciendo, fue el santísimo Jerónimo Doctor, que así como el demonio en estos tiempos que he dicho los males que poco a poco por los siglos pasados había venido esparciendo, quiso vomitarlos todos juntos : así en este varón sólo parece que quiso poner Dios cuánto se podía desear de medicina y remedio²⁸.

- 16 Nouveau Moïse, ou nouveau Jean-Baptiste, il plaide, à travers sa propre vie, avec force et fermeté – qualités léonines par excellence –, en faveur de tout ce qui fait l'identité du catholicisme : le sens de la vie monastique, face aux allégations d'Érasme, la hiérarchie ecclésiastique, face aux réformés, mais aussi, dans un contexte propre à la monarchie catholique de Philippe II, l'intégrité de la doctrine catholique face aux crypto-judaïsants ou aux morisques considérés comme des ennemis de l'intérieur.
- 17 Aussi ce lion généreux, sentinelle d'une Église en danger, est-il espagnol à plus d'un titre. Tout d'abord parce qu'il rejoint la monarchie catholique dans son combat pour

l'orthodoxie. Saint Jérôme coïncide symboliquement avec les grands projets de la politique de Philippe II : en délimitant les frontières de l'orthodoxie catholique face aux ennemis de l'Église, il ouvre, en effet, un chemin vers une unité religieuse et donc politique. Ce point de vue est défendu avec vigueur par un autre hiéronymite, contemporain de Sigüenza, fray Jerónimo de Guadalupe, dans une *Vie* de saint Jérôme écrite en latin à l'usage des prédicateurs²⁹. L'auteur considère que les souverains espagnols ont puisé en Jérôme l'énergie et l'ardeur nécessaire dans leur combat contre l'hérésie :

C'est de leur grande vénération pour saint Jérôme que les rois d'Espagne ont reçu leur zèle ardent à extirper les hérésies, à les chasser loin de l'Espagne et à châtier les hommes imprégnés de ce fléau. Ayant appris des moines hiéronymites que le saint Docteur avait été un grand défenseur de la foi catholique, toujours prêt à poursuivre les hérétiques, les rois d'Espagne, mus par cet exemple, se sont ensuite vigoureusement employés à les bannir et les punir³⁰.

- 18 L'hispanité de saint Jérôme tient évidemment aussi au fait qu'il est le patron de l'Ordre prestigieux des Hiéronymites lequel, depuis son approbation en 1373 par le pape Grégoire XI, s'est indéfectiblement attiré la protection et les faveurs de la monarchie. De surcroît, les liens étroits existant entre la Couronne et l'Ordre de Saint Jérôme ainsi que les différentes fonctions attribuées à Jérôme – homme d'Église, champion de l'orthodoxie mais aussi philologue polyglotte – font de ce dernier l'un des meilleurs représentants du programme intellectuel, spirituel et politique du palais-monastère de l'Escorial. Jérôme y incarne la lutte pour l'orthodoxie et la défense de la foi catholique et se trouve, de fait, associé à la grande propagande philippine, bien plus, par certains aspects, que saint Laurent qui donne son nom à l'édifice. C'est lui que l'on aperçoit aux côtés de saint Augustin, dans sa magistrale verticalité, revêtu de la pourpre cardinalice sur la toile peinte par Alonso Sánchez Coello pour la Basilique de l'Escorial : *San Jerónimo y San Agustín*³¹ (ouvrir le lien en note).
- 19 Sentinelle et garant de l'orthodoxie, Jérôme l'est aussi, par translation, pour son propre Ordre affecté par des cas récurrents de crypto-judaïsme depuis le xv^e siècle et plus récemment troublé en 1559 par la découverte de foyers de luthéranisme dans le monastère de San Isidoro³². Si la *Vida de San Jerónimo* est en priorité destinée aux moines hiéronymites et aux novices, pour les inviter à un retour à l'observance à travers l'exemple du moine de Bethléem, elle agit donc également comme un puissant rempart contre les détracteurs extérieurs de l'Ordre mais aussi comme un correcteur de son image et de son identité.
- 20 On peut s'interroger, à ce titre, sur le rôle joué par saint Jérôme dans le contexte personnel de l'auteur de la *Vida de San Jerónimo*, lequel vient tout juste d'être acquitté de son procès inquisitorial lorsqu'il achève la rédaction de son ouvrage. L'analyse des principaux chefs d'accusation formulés contre lui, lors d'un procès inquisitorial qui devait beaucoup à la jalousie de ses frères en religion³³, permet d'esquisser le profil intellectuel de cet érudit davantage attiré par la lecture littérale des Écritures que par la théologie scolastique³⁴. À partir des affirmations qui lui ont été attribuées, les principales accusations retenues lors du procès révèlent, en filigrane, un radicalisme biblique qui ne souffre aucun mélange, ni avec la scolastique ni avec les nombreuses références mythologiques dont les prédicateurs émailaient volontiers leurs sermons³⁵. On sait ce que cette prédilection pour l'exégèse littérale doit à l'admiration inconditionnelle que fray José portait à Arias Montano, dont la présence à l'Escorial a été pour lui déterminante. Ces affinités entre les deux hommes éclairent de façon significative la

lecture de la *Historia del Rey de los Reyes*, véritable monument élevé à la science scripturaire, resté inachevé à la mort de Sigüenza en 1606, dont certaines affirmations ont pu laisser croire à un érasme secret du hiéronymite³⁶. Ce dernier y critique en effet avec dureté les cérémonies extérieures et plaide en faveur d'une plus grande intériorité, selon un jeu d'opposition cher à l'humaniste bâlois. On y lit aussi ce passage resté célèbre où l'auteur compare la théologie scolastique à un « mulet », car, selon lui, elle rassemble en un monstrueux mélange « l'esprit de Platon avec la parole divine ». Il semble toutefois que José de Sigüenza n'ait eu nullement besoin d'Érasme pour faire l'éloge du christianisme intérieur ou d'un certain radicalisme biblique : pour cela « Arias Montano lui suffit, avec la Bible », selon la formule conclusive de Marcel Bataillon³⁷.

- 21 Ces analyses permettent de mieux saisir, rétrospectivement, les attaques portées contre Érasme dans la *Vida de San Jerónimo* et de dessiner une cohérence entre cette œuvre et la *Historia del Rey de los Reyes*, rédigée onze ans plus tard. Les vives protestations d'orthodoxie de la *Vida de San Jerónimo* ne sont pas seulement à comprendre comme un acte d'auto-réhabilitation ou de repentir après la clôture de son procès, ni même comme une volonté de cacher derrière de vibrantes dénégations un érasme tenu secret³⁸. Ce serait oublier, en effet, ce que les attaques formulées contre Érasme contiennent d'indignation sincère face aux outrages portés à la vocation monastique. Ce serait aussi ignorer que dans la *Vida de San Jerónimo*, Sigüenza professe à découvert, et avec une fidélité exemplaire et non exempte de courage, le biblisme hérité d'Arias Montano, comme quelques années plus tard dans la *Historia del Rey de los Reyes*. Comme il a déjà pu le dire lors de son procès, fray José de Sigüenza estime ne pas avoir à cacher son amour de la science biblique, selon lui parfaitement compatible avec l'orthodoxie tridentine : de longs chapitres sont ainsi consacrés à exposer le principe de l'exégèse littérale, fondée sur une connaissance de l'hébreu. L'auteur y décrit l'alphabet hébraïque et le travail des massorètes et prouve à partir d'exemples l'intérêt de cette langue pour approfondir le sens des Écritures³⁹. Mais l'apologie de l'hébreu présente dans la *Vida de San Jerónimo* trouve naturellement ses limites dans la condamnation du Peuple élu. Jérôme n'offre-t-il pas, d'ailleurs, l'exemple le plus probant que le retour aux sources orientales n'implique aucune forme de compromission avec les juifs ? L'antijudaïsme déclaré du *Doctor maximus*, héritage d'une longue tradition, offre en effet la meilleure preuve de l'étanchéité des frontières entre juifs et chrétiens, et une réponse cinglante aux ennemis de l'hébraïsme chrétien et de la science scripturaire⁴⁰.
- 22 À travers l'imposante somme de connaissances mise en œuvre par Sigüenza, le récit de la vie de Jérôme obéit à une double finalité : il permet, d'une part, de rectifier, en faisant œuvre d'historien et d'apologiste, le portrait qu'en avait fait Érasme et, d'autre part, de puiser chez le moine de Bethléem les réponses dont l'Espagne a besoin dans son infatigable combat contre l'hérésie. Cette première fonction assignée à saint Jérôme est toutefois assez attendue dans l'Espagne post-tridentine. C'est dans le contexte propre à l'auteur de la *Vida de San Jerónimo* que le rôle joué par le Docteur de l'Église semble en revanche particulièrement significatif. Il permet en effet à Sigüenza d'adopter une position intelligente et audacieuse, ménageant l'affirmation d'un credo tridentin irréprochable et des propositions beaucoup plus subtiles en matière d'exégèse littérale. Car, au bout du compte, c'est bien cela que permet saint Jérôme : servir de rempart inexpugnable contre les hérésies de tous bords et de toutes les époques, et favoriser la rencontre de l'Orient et de l'Occident sans que cela ne comporte un risque pour les

chrétiens. Car le même Jérôme qui assure la solidité de la doctrine chrétienne sert de guide à qui veut s'aventurer « dans la forêt des Écritures » – selon une expression hiéronymienne⁴¹ – et se confronter à l'exégèse hébraïque. Ce lion redoutable pour les ennemis de l'Église offre aussi à ses plus fidèles disciples la possibilité de tenir des positions novatrices au sein de l'Église, en ces temps qualifiés de « *recios* » par Thérèse d'Avila ou encore de « *vidriados* » par Alejo Venegas, auxquels Sigüenza avait lui-même payé un lourd tribut.

- 23 Sous la protection de saint Jérôme, l'auteur de la *Vida de San Jerónimo* se situe justement dans cette frange d'auteurs appartenant à une orthodoxie plus ouverte, une orthodoxie qui n'exclut ni la critique des cérémonies extérieures ou de la scolastique, ni le goût de l'exégèse littérale, car, comme le rappelle très justement Marcel Bataillon, n'est pas nécessairement érasmiste, et *a fortiori* hérétique, celui qui s'oppose à une orthodoxie étroite⁴². Comme un certain nombre de ses contemporains, fray José de Sigüenza témoigne à travers son œuvre de la difficulté à faire valoir une certaine intelligence de la foi chrétienne lui permettant de concilier le respect dû au Magistère et une véritable faim des Écritures dont il veut puiser toute la richesse de sens grâce à l'hébreu. Dans ce contexte précis, saint Jérôme apparaît, en définitive, moins comme une figure défensive, face aux ennemis de l'Église, que comme une figure de médiation permettant de rapprocher les catholiques entre eux, des plus conservateurs aux tenants d'une orthodoxie plus ouverte.

NOTES

1. Saint Jérôme, *Lettre 50 à Domnion*, en réponse à l'un de ses adversaires qui critique l'*Adversus Jovinianum*, traité écrit contre Jovinien pour défendre la virginité et le célibat consacré. Pour un florilège des insultes hiéronymiennes, voir Philippe Henne, *Saint Jérôme*, Paris, Cerf, 2009, p. 314.

2. Jean Gribomont, article « Jérôme », dans *Dictionnaire de spiritualité. Ascétique et mystique*, Paris, Beauchesne, 1973, fascicules LIV-LV, p. 914.

3. L'expression « écriture gymnastique », expliquée par Pierre Lardet, s'inspire d'une tournure de Jérôme qui, dans la *Lettre 49* a forgé l'expression « *gymnasticos scribere* » (Ép. 49, 13). Concernant les procédés rhétoriques utilisés par Jérôme, et sa dette à l'égard de l'éloquence judiciaire et de la veine satirique classique, voir David S. Wiesen, *Saint Jerome as a Satirist. A Study in Christian and Latin Thought and Letters*, Ithaca, Cornell University Press, 1964. Voir sur la question des hérésies du temps de Jérôme et la rhétorique guerrière de ce dernier, l'ouvrage de Benoît Jeanjean, *Saint Jérôme et l'hérésie*, Paris, Institut d'Études Augustiniennes, 1999.

4. La *Vita Hieronymi* introduit les œuvres complètes du Docteur de l'Église dont la révision a été réalisée par Érasme et une équipe composée des fils de Jean Amerbach, de Conrad Pellikan, Jean Reuchlin, Beatus Rhenanus, du dominicain Jean Cuno de Nuremberg et du chartreux Grégoire Reisch. Érasme, qui a par ailleurs dirigé l'ensemble du projet, s'est chargé personnellement de l'édition des lettres et des traités, qu'il a enrichis de commentaires : *Omnium operum Divi Eusebii Hieronymi... tomus primus (-nonus)... cum argumentis et scholiis Des. Erasmi*, Apud inclytam Basileam, Ioannes Frobenius, 1516.

5. L'office romain correspondant à la fête de saint Jérôme le désigne comme « *Doctor maximus in expositione sacrarum scripturarum* », ce pourquoi le titre de *Doctor maximus* sert désormais à le désigner.

6. La nouvelle édition de Francisco Javier Campos rassemble en deux volumes les deux parties de la chronique du hiéronymite publiées respectivement à Madrid en 1600 et 1605 : José de Sigüenza, *Historia de la Orden de San Jerónimo*, estudio preliminar, Francisco Javier Campos y Fernández de Sevilla, [Valladolid], Consejería de Educación y Cultura, 2000. Avant tout conçue par José de Sigüenza dans une perspective communautaire, la *Vida de San Jerónimo*, publiée en 1595, cinq ans plus tôt, était destinée à jeter les bases de la vaste histoire des « fils » de saint Jérôme : José de Sigüenza, *Vida de San Jerónimo, Doctor máximo de la Iglesia*, Madrid, Tomás Junta, 1595.

7. Peu d'adversaires suscitèrent autant de fureur chez Jérôme que le prêtre Vigilance. Originaire de Gaule, celui-ci avait répandu des calomnies contre Jérôme après avoir visité le monastère de Bethléem en 395 et tenu des propos contre la vénération des reliques des martyrs et le culte des saints, mais aussi le célibat ecclésiastique et les aumônes. Le Docteur de l'Église lui offrit une réponse magistrale en 406 dans un bref traité intitulé *Adversus Vigilantium*. On pourra consulter l'Épître 109 de la correspondance hiéronymienne qui résume en partie le contenu de la doctrine de Vigilance.

8. Ce sont les franciscains de Cologne qui, selon Marcel Bataillon, auraient inventé cet adage.

9. Cet épisode qui emprunte à la littérature classique – plus particulièrement à la fable d'Androclès – est intrinsèquement lié à la spiritualité des Pères du désert et a été inlassablement repris par la littérature exemplaire durant toute la période médiévale.

10. José de Sigüenza, *Vida...*, éd. cit., Lib. V, Disc. VIII, *De un caso particular que le acaeció a san Jerónimo en el monasterio de Belén con un león*, p. 645-653. L'épisode du lion attaché à l'histoire de saint Jérôme est en réalité un emprunt fait à la légende de saint Gerasime : cet épisode apparaît déjà dans le *Pratum spirituale* du moine syrien Jean Moschos (VI^e siècle) à propos de la vie de Gerasime. Il est fort probable que ce motif se soit ainsi introduit dans la vie du Docteur de l'Église suite à une simple confusion onomastique (Gerasime / Géronyme) ou à un amalgame entre deux Pères du désert dont la vie ascétique était, somme toute, assez proche.

11. « *El acaecimiento tengole por verdad, aunque el modo con que este autor le relata, y ver como pretende realzarle y vestirle, es cosa pueril. Así acaece en muchos de los milagros de los Santos, que por haberlos relatado hombres ignorantes, se han hecho ridículos, e increíbles, en especial para la gente poco pía, que han menester poco para negarlo todo, y buscan las ocasiones que pueden para hacer donaire, y querrían quitar de todo punto los milagros y señales que Dios ha hecho en aprobación y confirmación de su doctrina Evangélica lo primero, y en la autoridad de sus ministros, y para que sean respetados sus siervos, a quien él prometió que harían mayores maravillas que había hecho. Y éstas son las razones de los milagros, que querrían escurecer, si pudiesen, estos apóstatas de la fe* », José de Sigüenza, *Vida...*, éd. cit., p. 647-648.

12. *Ibid.*, p. 651-652.

13. *Ibid.*, p. 648-649.

14. Ferdinand Cavallera, *Saint Jérôme, sa vie et son œuvre*, Louvain-Paris, Spicilegium sacrum Lovaniense/Honoré Champion, 1922, t. II, p. 135-145.

15. Cette admiration était partagée par Philippe II, lequel commanda toute une série d'œuvres à ce peintre originaire de Logroño qui s'était formé en Italie auprès de Titien. D'une facture parfaite, selon Sigüenza, le tableau de Navarrete el Mudo représentant saint Jérôme aurait eu pour seul défaut de ne pas offrir un cadre reflétant toute l'âpreté de la pénitence du Docteur de l'Église : « *La cuarta [obra] fue un san Jerónimo en la penitencia y en el desierto, que a dicho de cuantos la ven es de las mejores cosas, así en el arte como en la hermosura y la labor, que se ha visto. Aquí en esta casa creo hay las más lindas y artificiosas pinturas y cuadros de este santo que hay en Europa juntas y de valientes maestros, mas ninguna tiene comparación con ésta. Puso al santo casi de frente y de rodillas, todo desnudo, ceñido con paño blanco y dándose con la piedra en el pecho; postura difícil y tan bien entendida,*

que en lo que toca al dibujo no debe nada a todo cuanto se estima por excelente. En el colorido y carne no hay más que desear, porque parece vivo. El rostro en escorzo excelente, viejo venerable, hermoso, grave y lleno de espíritu verdaderamente de santo. En una fuente que está a un lado puso al león bebiendo, y vese todo entero, linda bestia. En el contorno, paisajes de mucha frescura y arboleda, que no sé yo haya hecho flamenco cosa tan acabada ni de tanta paciencia. Y esta sola falta tiene, que en estar tan acabado no parece de hombre valiente y también que S. Jerónimo no escogió para su penitencia lugar de tanta amenidad y frescura, sino, como él dice, un desierto fiero, áspero, y aun para los muy perfectos monjes espantable », José de Sigüenza, *Tercera parte de la Historia de la Orden de San Jerónimo*, Lib. IV, Disc. V, ed. cit., vol. II, p. 584.

16. 1564. Huile sur toile, 367 x 231 cm., Monastère de l'Escorial, Patrimoine National. Pour accéder au tableau commenté, ouvrir le lien suivant :

http://www.patrimoniomonal.es/escorial2014/img/obras/obra_big_22.jpg

17. La *Vita plerosque Nimirum* est la première à désigner Jérôme comme « *presbyter cardinalis* » à Rome, titre qui ne correspondait aucunement à la dignité de cardinal, mais qui servira par la suite à justifier le cardinalat de Jérôme. À l'époque de la *Vita plerosque Nimirum*, l'adjectif « cardinal » désignait, en effet, les prêtres qui n'étaient attachés à aucune paroisse.

18. José de Sigüenza, *Vida...*, Libro III, Disc. VI, p. 250.

19. « *Querrían los herejes, y otros mal intencionados en las cosas de la Iglesia y de su jerarquía, que no hubiese de que echar mano, ni se hallase en estos oficios quien hubiese vivido sino como ellos viven, para que o su libertad en los vicios, o la gana que tienen de deshacer el armonía deste cuerpo místico tuviese mejor entrada* », *ibid.*

20. José de Sigüenza, *Vida...*, Libro III, Disc. VI, p. 271.

21. Alonso Chacón (1530-1599) est principalement connu pour ses services rendus à Rome auprès du pape Pie V, lorsque celui-ci lui confia la direction de la Bibliothèque Vaticane, mais aussi pour ses travaux d'historien et d'archéologue qui lui valurent d'être désigné par Ambrosio de Morales comme « *luminario de su nación y ornamento de su siglo* ». S'il fut le premier à mener des recherches scientifiques sur les catacombes, il ne fit pas preuve de la même rigueur scientifique en défendant le titre cardinalice de Jérôme dans un traité intitulé *Tractatus quod divus Hieronymus stridonensis S.R.E. presbiter fuerit cardinalis*, Venise, Apud Dominicum Nicolinum, 1583.

22. Le désert constitue, avec la pourpre cardinalice, les deux seuls éléments qui suffisent, selon Pacheco, à identifier saint Jérôme : « *Dos cosas tengo que advertir en la pintura deste glorioso Santo: la una en su penitencia en el desierto, que es la más común, y la segunda en su traje de cardenal* », Francisco Pacheco, *El arte de la pintura*, éd. Bonaventura Bassegoda i Hugas, Madrid, Cátedra, 1990, « *Pintura de San Jerónimo, doctor de la Iglesia* », p. 335.

23. Voir Jacques Berlioz et Marie-Anne Polo de Beaulieu (dirs.), *L'animal exemplaire au Moyen-Âge (v^e-xv^e siècles)*, Rennes, Presses universitaires, 1999, Coll. « Histoire », p. 89-94 et p. 167-169 ; et Jacques de Voragine, *La Légende dorée*, traduit du latin par Alain Boureau, Monique Goulet, Laurence Moulinier, éd. d'Alain Boureau et al., préf. de Jacques Le Goff, Paris, Gallimard, 2004, Coll. Bibliothèque de la Pléiade, n° 504, p. 1404.

24. José de Sigüenza, *Vida...*, éd. cit., VV, Disc. VIII, p. 652.

25. *Ibid.* Dans le *Tesoro de la lengua castellana*, Sebastián de Covarrubias propose une définition plus générale du lion : « *animal conocido universalmente, o vivo o pintado, aunque suelen decir, que no es el león tan bravo como le pintan; y esto se suele atribuir a los que publican por muy valientes. Dexado esto a parte, el león es animal ferocísimo, y juntamente generosísimo entre todos los animales después del hombre* », Sebastián de Covarrubias, *Tesoro de la lengua castellana* [1611], Barcelona, Alta Fulla, p. 761. Comme le rappelle Eugene Rice, les lions étaient aussi fréquemment considérés comme les gardiens des objets sacrés parce que l'on croyait qu'ils dormaient les yeux ouverts. Du même coup, le lion de Jérôme vient à signifier la vocation monastique du moine de Bethléem dont le rôle est de garder la communauté monastique. Dans les textes médiévaux, lorsque le Stridonien décide de fonder un monastère à Bethléem, il est ainsi désigné comme un « *prudens animal* », voir

Eugene Rice, *Saint Jerome in the Renaissance*, Baltimore/Londres, The John Hopkins University Press, 1985, chap. 2, « From History to Legend », p. 23.

26. José de Sigüenza, *Vida...*, éd. cit., Libro V, Disc. VIII, p. 649.

27. *Ibid.*, Libro III, p. 167.

28. *Ibid.*, Prólogo, p. 6.

29. Fray Jerónimo de Guadalupe, *Sanctissimi... Eusebii Hieronymi, praesbyteri stridonensis... vita ex ipsius potissimum scriptis... contexta... auctore fratre Hieronymo Guadalupense*, Tolède, Pedro Rodríguez, 1597. Il semblerait toutefois qu'il existe une édition antérieure et que cet ouvrage ait donc précédé celui de José de Sigüenza. Sous le nom « Luna de Guadalupe », Antonio de Palau y Dulcet fait état, en effet, d'une première édition de 1594 réalisée à Tolède par Pedro Rodríguez. On lit, en effet, à la fin de l'*Aprobación* de l'édition de 1597 : « fecha en Aranjuez a veinte y siete días del mes de Abril, de mil y quinientos y noventa y cuatro años ». Voir aussi Cristóbal Pérez Pastor, *La imprenta en Toledo. Descripción bibliográfica de las obras impresas en la imperial ciudad desde 1483 hasta nuestros días*, Madrid, Manuel Tello, 1887, qui cite l'édition de 1594.

30. Jerónimo de Guadalupe, *Sanctissimi maxime sanctae Ecclesiae Doctoris... Eusebii Hieronymi Vita...*, éd. cit., chap. 27, p. 220v-221r. Notre traduction.

31. 1580. Huile sur toile, 233 x 182 cm., nef gauche de la Basilique de l'Escorial. Pour accéder au tableau commenté, ouvrir le lien suivant :

http://www.preguntasantoral.es/wpcontent/uploads/2013/08/10_jeronimo_agustin.jpg

32. Les cas de crypto-judaïsme observés dans le monastère de Guadalupe donnèrent lieu en 1485 à de retentissants procès inquisitoriaux et à plus de cinquante condamnations au bûcher. À la suite du chapitre général de 1486, et sous la pression des Rois Catholiques, l'Ordre fut ainsi le premier à adopter les statuts de pureté de sang. Après la découverte, en 1559, d'un foyer de luthéranisme dans le couvent isidorite de Séville, dix-huit moines, dont Antonio del Corro, Casiodoro de Reina et Cipriano de la Huerga, étaient passés à l'étranger pour échapper à l'Inquisition. La *Vida de San Jerónimo* peut donc aussi être lue comme une invitation à dépasser certains préjugés susceptibles d'entacher l'honneur de l'Ordre des Hiéronymites. Voir Paul J. Hauben, *Three Spanish Heretics and the Reformation: Antonio del Corro, Cassiodoro de Reina, Cypriano de Valera*, Genève, Librairie Droz, 1967 ; et Arthur Gordon Kinder, Ronald W. Truman, « The Pursuit of Spanish Heretics. New Information on Cassiodoro de Reina », *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, XLII, 2, 1980, p. 427-433.

33. S'il s'agit en premier lieu du procès de l'hébraïsme et du biblisme, mettant en cause, derrière le hiéronymite, la figure même d'Arias Montano, il ne faut pas non plus minorer ce que cette affaire devait, plus médiocrement, à des règlements de compte et à des jalousies impliquant directement des moines de l'Escorial, principalement fray Diego de Yepes, alors prieur du monastère, et fray Cristóbal de Zafra, recteur du Collège, probablement envieux du crédit dont il jouissait auprès du monarque. C'est en effet à ce dernier que Sigüenza doit sa réhabilitation totale en février 1593. Lors de son procès, fray José rappelle lui-même qu'il a été l'objet de jalousies : « *Lo otro, porque yo presumo que el trabajo en que me veo ha nacido de envidia que algunos frailes me tienen por las ventajas sobredichas que en mí han visto, y en otros por temor que no los desacredite con su Majestad por el descuido con que hacen sus oficios* », Gregorio de Andrés, *Proceso inquisitorial del Padre Sigüenza*, Madrid, Fundación Universitaria Española, 1975, p. 277-278.

34. Paru à l'occasion du quatrième centenaire de la mort de fray José de Sigüenza, ce recueil offre un point très complet des travaux le concernant : *Homenaje al p. fray José de Sigüenza en el IV Centenario de su muerte († 1606)*, *La Ciudad de Dios*, CCXIX, n° 1, Enero-Abril 2006.

35. On pourra citer ici quelques-unes de ces phrases : « *no es necesaria la teología escolástica y se pierde mucho tiempo en ella* » ; « *no se ha de predicar sino el evangelio desnudo como está en el texto y salir de ahí no es predicar* » ; « *para entender la Santa Escritura no se han de seguir a los santos cuando se encuentran sino acudir al hebreo* » ; « *en las Escrituras hay cosas tan claras que todos las pueden entender* », Gregorio de Andrés, *Proceso...*, éd. cit., p. 58-61.

36. Pour une description du contenu de cet ouvrage qui mêle à l'exégèse littérale du texte biblique des réflexions aux accents fortement érasmien contre les cérémonies extérieures ou les études scolastiques, voir Marcel Bataillon, *Érasme et l'Espagne. Recherches sur l'histoire spirituelle du XVI^e siècle* [1937], Genève, Droz, 1998, p.787-792. Le texte a été édité par le Père Luis Villalba y Muñoz qui le fait précéder d'une longue introduction : « El p. José de Sigüenza. Estudio crítico de su vida literaria y escritos, particularmente de la *Historia del Rey de los Reyes* », in José de Sigüenza, *Historia del Rey de los Reyes y Señor de los señores*, t. I, Madrid, « La Ciudad de Dios », 1916.

37. Marcel Bataillon, *Érasme et l'Espagne*, éd. cit., p. 791.

38. On notera toutefois une évidente différence de ton entre le premier ouvrage, daté de 1595, et le second, de 1606, qui fait dire à Annie Frémaux-Crouzet que la pensée de Sigüenza n'est pas exempte de contradictions. Selon elle, le contexte « traumatique » de 1592 expliquerait les accents éminemment tridentins de la *Vida de San Jerónimo*, voir Annie Frémaux-Crouzet, « Ortodoxia y biblismo plurilingüe en Fray José de Sigüenza (1544-1606) », *Ciudad de Dios, Revista agustiniana*, CCXIX, vol. 219, n° 1, 2006, p. 113-139, p. 126.

39. « [...] Pondré algún ejemplo de lo más ordinario y conocido, y para que también se entienda que es bien empleado el tiempo que se gasta en aprender esta lengua », José de Sigüenza, *Vida...*, éd. cit., Libro V, Disc. II, p. 544. Ces exemples sont donnés alors qu'il est question de l'apprentissage que fit Jérôme de la langue hébraïque (Disc. II. *Busca san Jerónimo un preceptor hebreo, para perfeccionarse en la lengua hebrea*).

40. Figure par excellence de l'hébraïsant chrétien et ennemi déclaré des Juifs, Jérôme incarne toute la complexité de l'antijudaïsme chrétien. C'est cette même tradition que perpétuent la plupart des hébraïsants espagnols du XVI^e siècle en s'intéressant à « lo hebreo » sans se départir de leur antijudaïsme. Sur ces questions, voir Raúl González Salinero, *Biblia y polémica antijudía en San Jerónimo*, Madrid, CSIC, 2003 ; Dominique Reyre, « Un hagiógrafo hebraísta, fray José de Sigüenza y su *Vida de San Jerónimo, Doctor de la Santa Iglesia (Madrid, 1595)* » dans Marc Vitse (dir.), *Homenaje a Henri Guerreiro: la hagiografía entre historia y literatura en la España de la Edad Media y del Siglo de Oro*, Madrid, Iberoamericana, 2005, p. 999-1913.

41. L'expression est de saint Jérôme, lequel, à plusieurs occasions, compare les Écritures à une « forêt profonde » recelant des sens multiples (« *infinita sensuum silva* », Ép. 64 à *Fabiola*). Dans son *Commentaire sur Isaïe*, le moine de Bethléem rappelle également que « plus l'Écriture paraît, dans ses mots, simple et facile, plus elle est profonde en la majesté de ses sens » (*In Es.*, l. VI, PL, XXIV, 866 D).

42. « La lutte est entre l'esprit de Montano et une orthodoxie étroite, hostile au biblisme comme elle l'avait été à l'érasmisme », Marcel Bataillon, *Érasme et l'Espagne*, éd. cit., p. 791-792.

RÉSUMÉS

En tant que Docteur de l'Église et traducteur de la Vulgate, saint Jérôme est une figure privilégiée de la Contre-Réforme. Par ses qualités de polémiste et son goût de la controverse, il permet d'offrir une réponse aux hérésies modernes, face auxquelles il assume le rôle de « sentinelle » d'une Église assiégée. Cette position, qui n'est pas sans trouver un écho singulier dans la Monarchie catholique de Philippe II tout entière vouée à la défense de la pureté doctrinale, sera détaillée à travers la vaste somme culturelle que constitue la *Vida de San Jerónimo* publiée en 1595

par le moine hiéronymite fray José de Sigüenza. L'auteur s'emploie à y restaurer le portrait de saint Jérôme, outragé, selon lui, par Érasme dans la *Vita Hieronymi* (1516) parue quelques décennies plus tôt, mais il utilise également la figure du Docteur de l'Église au profit d'une approche plus ouverte de l'orthodoxie.

As a doctor of the Church and as the translator of the Vulgate, Saint Jerome is a privileged figure of the Counter-Reformation. His qualities as a polemist and his taste for controversy allowed him to respond to modern heresies, in front of which he stood as the «sentinel» of the besieged Church. His position, which is in many ways similar to that of the Catholic Monarch Philip II, who was devoted to the defense of doctrinal purity, will be showed through the analysis of the *Vida de San Jerónimo*, which was published in 1595 by the hyeronimite friar José de Sigüenza. The latter attempted to clear the image of Saint Jerome, who had been caricatured a few decades earlier by Erasmus in the *Vita Hieronymi* (1516), but José de Sigüenza also used the figure of Saint Jerome to convey a more open approach to orthodoxy.

Como Doctor de la Iglesia y traductor de la Vulgata, San Jerónimo es una figura privilegiada de la Contrarreforma. Con sus cualidades de polemista y su predilección por la controversia ofrece una respuesta a las herejías modernas, ante las cuales desempeña el papel de «centinela» de una Iglesia asediada. Esa posición alcanza una dimensión singular en la Monarquía católica de Felipe II enteramente dedicada a la defensa de la pureza doctrinal. Se analizarán en detalle estos aspectos en la amplia suma cultural que constituye la *Vida de San Jerónimo* publicada en 1595 por el fraile jerónimo fray José de Sigüenza. En ella el autor procura restaurar el retrato de San Jerónimo, el cual, según él, fue ultrajado por Erasmo en la *Vita Hieronymi* (1516) escrita algunas décadas antes. Pero en este texto el monje jerónimo también utiliza la figura del Doctor de la Iglesia para defender una visión más abierta de la ortodoxia.

INDEX

Mots-clés : Saint Jérôme, José de Sigüenza, Érasme, hébraïsme chrétien, Contre-Réforme

Palabras claves : San Jerónimo, Erasmo, hebraísmo cristiano, Contrarreforma

Keywords : José de Sigüenza, Erasmus, Christian Hebraism, Counter-Reformation

AUTEUR

PAULINE RENOUX-CARON

Pauline Renoux-Caron est Maître de conférences d'Espagnol à l'Université Sorbonne nouvelle, Paris III, CRES-LECEMO (EA 3979). Spécialiste de civilisation de l'Espagne moderne. A dirigé récemment les ouvrages suivants : avec Nathalie Peyrebonne, *Le milieu naturel en Espagne et en Italie. Savoirs et représentations (XVI^e-XVII^e siècles)*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2011 ; avec Cécile Vincent-Cassy, *Les jésuites et la Monarchie Catholique (1565-1615)*, Paris, Le Manuscrit, 2012. pauline.renoux-caron@wanadoo.fr